

De l'égrégoire dans *Les oranges sont vertes*

Luc Brien

Numéro 19-20, printemps–automne 1996

Esthétiques nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041293ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041293ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brien, L. (1996). De l'égrégoire dans *Les oranges sont vertes*. *L'Annuaire théâtral*, (19-20), 183–187. <https://doi.org/10.7202/041293ar>

Études de textes.

Luc Brien

De l'égrégore dans *Les oranges sont vertes*

Claude Gauvreau, poète et dramaturge, a mis près de dix ans à la rédaction de la pièce *Les oranges sont vertes*. Elle sera présentée pour la première fois au TNM en janvier 1972, quelques mois seulement après sa mort. Curieusement, l'auteur avait envisagé cette œuvre, et cela dès 1959, comme le mouvement final de ses activités créatrices.

La pièce met en scène l'histoire baroque des automatistes, groupe dont Gauvreau s'est à maintes reprises présenté comme porte-parole. Racontée par le regard de l'œil exploréen¹, la pièce entière est centrée sur la notion d'un certain «égrégore», d'une certaine idée de fraternité moniste athée. Cet égrégore détermine presque à lui seul tout le déroulement du drame des *Oranges* mais cette notion demeure diffuse. C'est cet aspect qui nous est apparu tout particulièrement intéressant de soulever, d'autant plus que la plupart des analystes ne mettent pas vraiment en lumière cet élément primordial à la lecture adéquate de l'œuvre.

¹ L'exploréen est l'appellation que donnait Gauvreau à son lyrisme abstrait.

Tout d'abord, la question se pose: qu'est-ce qu'un égrégore? Il est noté, en annexe de l'édition des *Oranges* datant de 1994, que le docteur Pierre Mabillet écrivait, dans un essai intitulé *Égrégores ou La Vie des civilisations*, que cet étrange mot hermétiste définissait chaque «groupe humain doté d'une personnalité différente de celle des individus qui le forment.» L'explication en elle-même est plutôt floue. Dans la pièce de Gauvreau il appert qu'en soi l'égrégore serait le lien qui unirait différentes personnes autour d'une même idée centrale, autour d'un même mythe. Un égrégore serait la résultante de tout regroupement humain. Il serait également l'âme et le corps de ces regroupements, comme l'explique à sa façon le personnage d'Yvirmig à la page 34: «L'égrégore est confusion des personnes et accomplissement achevé du singulier. L'égrégore est solidarité fraternelle. L'égrégore est marche massive et accouchement du roc Percé...» Le christianisme est un égrégore, le marxisme en fut un. Les chrétiens, comme les marxistes, se sont rassemblés autour d'un mythe central: pour les uns ce fut le Christ et la Bonne Nouvelle, pour les autres ce fut Marx et le communisme. La plupart des égrégores tendent vers un monde meilleur. Il serait important de préciser que l'égrégore n'est pas le mythe en soi: il est l'anneau des initiés qui se tisse sur la même utopie.

Dans *Les Oranges sont vertes*, l'égrégore est celui d'un groupes d'artistes qui se disent «libérés des cordages» (p. 18). Ce sont les exploréens. Leurs démarches artistiques consistent à «révéler quelque chose d'autre, quelque chose qui n'est pas déjà familier» (p. 195). Ils tendent à plonger dans l'inconnu, dans le non-codifié, dans le non-exprimable. Ils trouvent inutile de «prendre la peine d'accaparer l'attention d'autrui si ce n'est que pour lui débiter ce qu'il est capable de découvrir tout seul, facilement» (p. 196). Ce qu'ils veulent est une forme d'expression totalement authentique et nouvelle qui consisterait à en trouver le fondement dans son être et dans ses manifestations extérieures. Pour ce faire, ils doivent obéir aux nécessités profondes de leur être. Mais cela n'est que l'expression de leur égrégore, cet égrégore qui se définit avant tout comme «monisme athée».

Le monisme ne fait pas de distinction entre le corps et l'esprit. Gauvreau, dans *L'Épopée automatiste vue par un cyclope*, décrivait le monisme en ces termes: «Le dualisme retors et parfois hypocrite qui consiste à diviser ce qui existe en matière et esprit tout en condamnant l'un de ces termes opposés, est toujours apparu comme vain et contraire à la réalité» (p. 68). Les exploréens refusent la dualité de l'homme: «Nous éteignons la nature à deux bras», s'écrie au premier acte un Drouvoul convaincu (p. 27).

Ils sont logiquement athées puisqu'ils ne peuvent faire autrement que refuser toute divinité en pratiquant l'osmose de la matière avec l'esprit, ce dernier devenant concret, donc matériel: leurs actes de création (venant de l'esprit) se retrouvent donc directement liés à leur corps. Le corps et l'âme ne sont pas divisibles. Ils sont l'expression de la même forme. C'est sans doute pour cela que pour les exploréens l'art est envisagé au même niveau que l'acte sexuel. Ils expriment leurs créations sous forme de «faire l'amour avec les atomes» (p. 29), nous avons droit à des tableaux «qui bandent» (p. 22), à une imagination «qui éjacule» (p. 39): c'est le «garde-à-vous (des) pénis de l'égrégore» (p.15). De plus, la poésie, dans la pièce, est incarnée par le «cheval poétique», un animal qui symbolise, dans nombre de cultures, la puissance sexuelle. C'est sans doute la concrétisation de ce qu'entendait Rainer-Maria Rilke lorsqu'il disait qu'en poésie, on se doit de «créer en rut».

Les exploréens ont une aversion pour la censure, cette «ceinture de chasteté à tout con florissant» et cette «négation de la pensée». Ils détestent les moralistes arbitraires qui «veulent museler les coïts» de la création et qui veulent par surcroît empêcher de «penser librement» (p. 38-39). Ils ont également des parti-pris, comme celui de l'amour libre, naturellement, puisque l'amour libre rejoint la philosophie artistique exploréenne: «palper la chair inconnue dont le tact est un mystère à divinement épuiser» (p. 44).

Le premier acte des *Oranges sont vertes* est celui où les exploréens sont tous unis dans leurs convictions. Ils sont «la même bête fauve et prompt» (p. 31), ils sont de l'égrégore, les «doigts de la même main» (p. 22). Cependant, même s'ils se trouvent tous unis, nous pouvons aisément sentir qu'il y a quelque forme de hiérarchie au sein du groupe. Tous se précipitent autour d'Yvirmig, lui donnent des tableaux, vénèrent ses paroles (d'ailleurs toute la pièce se situe au domicile d'Yvirmig). Il est l'orateur du groupe, c'est par lui que les idées de l'égrégore émergent à la surface afin de devenir matière. Les membres de l'égrégore peuvent paraître unis mais ce n'est là que l'illusion de l'union. En effet, lorsque Yvirmig deviendra pour eux inutile, l'égrégore s'effritera jusqu'à en disparaître. Car il y a des failles à l'intérieur du clan exploréen.

Nous l'avons déjà mentionné, un égrégore est le ralliement des individus autour d'une idée centrale et d'un mythe quelconque. Il est nécessaire de souligner qu'il y a une distinction à faire entre l'idée et le mythe. Au centre de l'égrégore exploréen, il y a ces deux éléments bien distincts. L'idée, est celle du monisme athée: créer dans l'inconnu en ralliant son inconscient et la matière. Le mythe, lui, est l'incarnation de l'idée: sa

personnification. Le mythe, l'incarnation de l'exploréen, est le personnage de Batlam, personnage dont on entend parler tout au long de la pièce mais qui n'apparaîtra que dans les dernières secondes du dernier acte. Il est curieux de noter que Batlam, comme mythe d'un égrégore athée, nous est présenté de manière défiante: à la page 23 on dit de lui qu'il est dans le «vent titanesque du cosmos»; à la page 31 «sa charrue intemporelle sillonne les bruns vagins de la terre palpitante». Comme Dieu, Batlam semble vivre dans le cosmos, être quelque peu intemporel et semeur de vie. Dans la pièce, Batlam est si attendu et semble si éloigné qu'on en vient à croire, en bout de ligne, qu'il n'existe simplement pas. C'est peut-être ce qui arriva aux membres de l'égrégore.

Un égrégore ne peut être sans la présence du mythe. Le problème des exploréens fut que seul Yvirnig avait la force de maintenir le mythe de Batlam. Il était en fait le seul moniste réel du groupe. Les autres, Drouvoul, Cochebenne, Ivulka, ne faisaient figure que de vulgaires disciples. Yvirnig était le courant unificateur, celui par qui il y avait égrégore, un Tout-en-un. C'est lui qui dictait les lignes de conduite au groupe, qui les liait dans la même expérience dont il révélait et interprétait la nature. Il n'avait qu'à tomber et l'égrégore s'effondrait avec lui. C'est ce qui arriva. Lorsque Yvirnig ne servit plus à rien, lorsqu'il fut dans l'impossibilité d'aider les exploréens, ceux-ci le laissèrent tomber, le raillèrent, le calomnièrent. Sans maître présent, est-il possible qu'il y est égrégore? Lorsque celui qui entretenait le mythe n'est plus, le mythe lui-même n'a plus qu'à disparaître.

Cependant, le texte se termine de façon à laisser entendre que ce mythe pourrait peut-être survivre au-delà de la mort. Au dernier acte, il est permis de croire que l'égrégore n'existe plus: Drouvoul, Cochebenne, Ivulka et leurs ennemis du temps de Yvirnig se préparent à exposer ensemble chez des cléricaux, on pense à faire baptiser ses enfants, etc. Le monisme athée agonisé. Yvirnig qui est devenu aphasique à la suite d'un violent choc nerveux répugne tellement à ses anciens compagnons, qu'ils finissent par l'assassiner. Mais c'est précisément à ce moment qu'arrive celui qu'on n'attendait plus, celui dont on avait oublié jusqu'à l'existence: Batlam. Lorsque les exploréens constatent le retour de la figure même de l'égrégore, ils prennent peur et s'enfuient. Batlam ne tarde pas à arriver sur les lieux accompagné de huit hommes vêtus d'orange et armés de mitraillettes. Batlam, s'écrie «Les oranges sont vertes», puis «Les oranges sont mûres» et ses compagnons de tirer là où se terrent les assassins d'Yvirnig. Qu'est-ce que cela signifie? Nous pourrions interpréter facilement la phrase «les oranges sont vertes» comme étant la déclaration que les fruits ne sont pas mûrs, que les exploréens ne sont pas prêts pour l'avènement du nouvel égrégore. Cela serait logique. Mais alors, pourquoi

Batlam, après avoir déclaré que le fruit n'était pas mûr, intervient-il l'instant d'après en criant que ces mêmes oranges sont prêtes? Prêtes à être mangées, à être fusillées? C'est peu convaincant: l'orange, ce «fruit de lumière», ne symbolise en rien le condamné à mort. L'interprétation possible serait peut-être que les exploréens, qui semblaient avoir tué l'égrégore, ont été en quelque sorte *sanctifiés* par le fait de reconnaître Batlam: un peu comme la tribu primitive de Freud, dans *Totem et tabou*, qui assassine le père pour ensuite reconnaître sa puissance disparue.

En reconnaissant le mythe et son autorité à la vue de Batlam, les exploréens se seraient donc retrouvés mûrs: en dernière instance, ils reconnaissaient une bonne fois pour toute le grand égrégore moniste. Ils seront néanmoins appelés à tomber sous les balles des compagnons de Batlam. Ils avaient trahi l'égrégore et Batlam se devait de rendre justice. Les exploréens avaient flanché. N'était-ce pas un des leurs qui, à la page 54, s'était exclamé: «un être doit se taire quand sa puissance est foudroyée»?